

## Souvenir d'en France

Une parfaite composition symétrique en noir et blanc. Au centre de la photo, Frédéric et moi encadrons Laurent, gros bébé blond et joufflu, assis dans son landau. Il suce son pouce en fixant benoîtement l'objectif du photographe. Son expression placide contraste avec l'air crispé et angoissé que Frédéric et moi-même arborons. Tous les deux, nous pourrions aisément passer pour des jumeaux. Nous avons sensiblement le même âge, la même taille, les mêmes cheveux bruns coupés courts et presque les mêmes vêtements : des chaussures blanches - montantes pour moi, à cause de mes pieds plats et de ma scoliose : je haïssais ces galoches et ne rêvais que de ballerines vernies ; et de gros gilets tricotés main, sans doute par nos grand-mères respectives. J'ai les genoux cabossés et éclaboussés de mercurochrome. Etant toujours dans la lune, très maladroite, je trébuchais sur tout, et principalement sur les mots.

C'est une très vieille photo. Derrière nous, passent deux femmes, légèrement floues, elles portent des coiffures et des vêtements désuets. Plus loin, marchant devant elle et sortant presque du cadre de la photo, bientôt hors-champs, un petit garçon, accroché à la main d'une dame que l'on distingue à peine, se retourne vers nous pour nous observer. Il porte un manteau court - mi-cape mi-paletot - s'évasant vers le bas, un modèle très en vogue pour les enfants, dans ces années-là. À l'arrière-plan, on devine un bâtiment imposant et des jardins à la française méticuleusement entretenus, enserrés par de hautes grilles armées de pointes et de chardons.

Un photographe de rue avait dû croiser notre chemin, ce jour-là, et la personne qui nous accompagnait n'avait pas su ou pas voulu refuser ce petit plaisir que constituait alors une simple photographie.

Frédéric était mon meilleur ami, depuis toujours. Nos mères avaient grandi ensemble et partagé d'intenses moments heureux et tragiques dans la bâtisse qui se trouve derrière nous sur la photo. Pour Frédéric et moi, les moments tragiques paraissaient évanouis à jamais et cette ville recelait le plus merveilleux des terrains de jeu. Nous y passions tous nos jeudis après-midi - à cette époque lointaine où le jeudi était un jour sans école - et la plupart de nos dimanches et petites vacances. Nos grands-mères vivaient chacune à une extrémité de la rue de Vergennes, du nom du Comte de Vergennes, homme d'Etat sous le règne de Louis XVI. Et comme c'étaient elles qui s'occupaient de nous, les jours où nous n'étions pas à l'école, nous en profitions pour nous fixer des rendez-vous que nous rendions les plus mystérieux possible. Frédéric glissait sous la porte d'entrée de l'appartement de ma grand-mère un petit mot, toujours le même : « Madame, on a besoin de nous ». C'était le signal. Je devais alors convaincre le plus rapidement possible ma grand-mère, de me conduire au parc du château. Ce n'était pas trop difficile, car elle se laissait facilement attendrir par mes désirs. Et ensuite, je partais à la recherche de Frédéric, dans les allées et les bosquets, derrière les statues de marbre blanc et les innombrables fontaines et pièces d'eau. Il faut dire que l'atmosphère de ce lieu se prêtait tout particulièrement aux jeux d'enfants. Tout nous paraissait possible, même d'y croiser des fantômes du passé, des rois et des reines aux destins tourmentés et funestes, ou des êtres mystérieux issus de nos infatigables imaginations. Nous jouions à avoir peur, mais nous savions que ce parc nous protégeait et que dans ces allées, rien ne pouvait nous arriver. Nous étions des aventuriers, des espions au service de sa majesté ; nous marchions sur les traces de Fantômette, de la Famille Tant-Mieux et d'Émile et ses détectives. Nous avions toute une panoplie de héros qui feraient bien sourire les enfants d'aujourd'hui. Ils s'agissaient d'enfants comme nous, sans pouvoirs surnaturels, qui réussissaient à se sortir des situations les plus périlleuses par la seule grâce de leur débrouillardise, leur témérité, leur courage et leur

générosité. Nous rêvions de leur ressembler et de nous laisser entraîner dans des aventures extraordinaires.

Mais, aujourd'hui, le plus extraordinaire, pour moi, est d'avoir eu la chance de grandir dans un lieu aussi magique et qui m'a offert mes plus merveilleux souvenirs d'enfant.